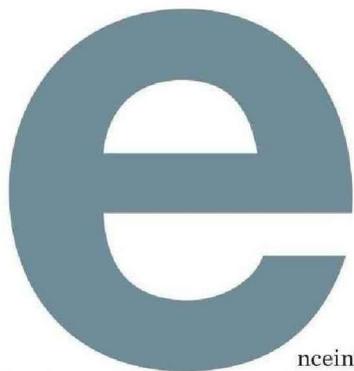


avoir un enfant préféré : un sujet tabou

Rares sont les parents à le reconnaître, et pourtant... Quels ressorts se cachent derrière ces liens si particuliers ? Quels impacts sur la fratrie ? Des parents et des enfants devenus grands nous racontent les émotions traversées.

PAR ÉMILIE POYARD



enceinte, Nathalie rêvait d'avoir une fille. Quand Louise est arrivée, elle était « aux anges ». La rencontre avec son fils, Antoine, a été plus ardue. « Il a fait ses nuits à 3 ans, j'étais épuisée et j'avais du mal à m'attacher. » En grandissant, c'est pourtant lui qui est devenu son chouchou, comme elle dit : « C'est ce que je ressens au plus profond de moi, mais je ne l'ai jamais matérialisé par la parole ou par des gestes en société. » Et rien que de nous le confier, Nathalie dit culpabiliser. Pas simple en effet de se l'avouer. Et encore moins de l'exprimer publiquement. Quand on les interroge, les parents sont nombreux à se défendre de toute préférence, à changer de sujet ou à s'offusquer. Remonte parfois aussi à la surface le souvenir douloureux de ne justement pas avoir été « l'élu » durant l'enfance.

Un lien privilégié difficile à mettre en mots

« C'est toujours un phénomène masqué et indicible, mais qui agite tout le monde, de façon réelle ou fantasmée », constate Claudine Paque. En 2013, cette agrégée de lettres et enseignante à Nantes université publique, avec la psychologue et sociologue Catherine Sellenet, *L'Enfant préféré, chance ou fardeau ?* (Belin), pour lequel elles ont réalisé cinquante-cinq entretiens de parents et d'enfants. « Si les contes des siècles passés affichent le thème de la préférence au sein de la fratrie, les albums de jeunesse actuels exploitent plutôt l'idée de jalousie fraternelle », remarque Claudine Paque. Aujourd'hui, « on se doit de maîtriser ses sentiments parentaux et d'élever ses enfants sans exprimer une préférence, car c'est culturellement impossible ».

■ ■ ■ Sonia¹ a quatre enfants : trois filles et un garçon. « Mes préférées sont mon aînée, Agathe, 16 ans, et ma petite dernière, Manon, 9 ans. Agathe est une grande sensible, ouverte d'esprit, on a la même façon de voir la vie et nous sommes très complices. » Quant à sa benjamine, elle décrit « une relation fusionnelle depuis la naissance ». Mais la jeune femme le garde pour elle. « C'est tabou, car beaucoup pensent que l'enfant préféré fait tout ce qu'il veut et qu'on l'aime plus que les autres. C'est faux : l'amour est le même et les règles identiques à la maison. » Elle veille toutefois à ce que « ça ne se voit pas » pour « ne pas créer de conflit ». Nathalie aussi fait en sorte de le dissimuler, sauf au moment du coucher. « Je prends le temps de faire un gros câlin à Antoine, alors qu'avec Louise, c'est juste le bisou pour dormir ». Il y a cet enfant dont on attrape spontanément la main en balade, qu'on adore avoir à côté de soi à table, qui nous fait rire et épuise moins notre patience. La préférence se glisse parfois dans de petites attentions et des surnoms mignons. C'est un lien privilégié, qui attendrit et bouleverse, et qu'il est parfois difficile de mettre en mots. « Certains parents qui avouent une préférence pour un enfant ne sauraient dire pourquoi, parce que ce sont des manifestations inconscientes », note la psychanalyste Anne-Marie Sudry, autrice avec Catherine Siguret de *Chouchou ou mal-aimé ?* (Denoël, 2019). Si on a rêvé d'avoir une fille, elle peut devenir la préférée. « Quand le couple attend un enfant, il s'en fait une représentation imaginaire. À la naissance, si l'imaginaire rejoint la réalité, ne serait-ce qu'au niveau du sexe attendu, cela va devenir un enfant idéal. » Et de rappeler que, « selon l'histoire de chaque parent et

« DÉSIGNER UN ENFANT
COMME LE MEILLEUR
PEUT LUI DONNER
ENVIE DE RÉUSSIR...
MAIS CELA PEUT
AUSSI LE DÉTRUIRE »

ANNE-MARIE SUDRY, PSYCHANALYSTE

le roman familial, il y a une variété infinie de facteurs qui pourraient expliquer la préférence d'un enfant ». Quand Nathalie y réfléchit, elle constate qu'elle partage avec son fils des traits communs, « sa joie de vivre, sa curiosité et sa prévenance ». « Il me ressemble aussi physiquement, tandis que ma fille est le portrait craché de son père », admet celle qui a divorcé il y a six ans. C'est à ce moment qu'elle s'est rapprochée de son fils.

Une fonction symbolique

« Le concept de préférence est ambigu, mais les différences sont inévitables, parce que chaque enfant va avoir une fonction psychique dans le couple, aucun n'arrivant au même moment dans son histoire », observe la philosophe et thérapeute familiale Nicole Prieur. Il y a « celui qui symbolise le grand amour au démarrage, ou celui qui vient après une infidélité et qui est censé réunir les parents ». Beaucoup d'éléments se jouent donc en nous – parfois à notre insu – et peuvent donner vie à ces affinités : notre vécu avec nos propres parents et nos frères et sœurs notamment. « Si on est enceinte au moment où on perd sa mère dont on était très proche, l'enfant que l'on porte aura pour nous une fonction symbolique », illustre Nicole Prieur. Un autre exemple ? « Une fille aînée qui comptait pour du beurre face à son cadet, un garçon, peut mettre inconsciemment sa fille aînée à une place où elle va réparer la reconnaissance qu'elle n'a pas eue. » Quand l'enfant grandit, retrouver en lui des qualités que l'on apprécie en nous-même peut aussi entraîner une affiliation plus grande : elles nous confortent dans ce que l'on est.

Claire est la mère de deux garçons de 9 et 5 ans, « aux antipodes l'un de l'autre ». « Je ne dirais pas que j'ai une préférence, mais plutôt un rapport particulier avec le petit, une compréhension plus aisée, mais peut-être est-ce me mentir ? », s'interroge-t-elle. Tout est « plus fluide et facile » : « Je me reconnais dans son tempérament, ses réactions, ses réflexions. » Et fait d'autant plus attention à son comportement avec l'aîné. « Comme j'ai l'impression d'être plus sur son dos, je contrebalance en le valorisant quand il fait un effort. » Elle questionne aussi la pression actuelle d'être « des parents parfaits » et d'avoir une éducation égalitaire. Une illusion, selon Nicole Prieur : « Il faut oublier cette idée d'égalité, la remplacer par la notion d'équité et cultiver la singularité. » Son conseil ?

**Nicole Prieur¹,
philosophe et thérapeute familiale**

que faire si on ressent de la culpabilité ?

« Il ne faut pas se flageller parce qu'on se sent coupable, mais plutôt chercher le sens de cette préférence. Interrogez-vous : "Qu'est-ce qui fait que j'ai une préférence pour cet enfant ?", "Qu'est-ce qui se joue entre lui et moi ?", "Qu'est-ce que j'attends de lui ?", "Qu'est-ce que j'essaie de régler à travers lui et qui, en fait, relève de moi ?" Essayer de clarifier les choses, seul ou avec un psychologue, permet à la fois de se libérer soi-même, de libérer le lien avec cet enfant et de mieux construire le lien fraternel : tout le monde y gagne. »

1. Autrice des *Trahisons nécessaires, s'autoriser à être soi* (Robert Laffont, 2021).
Son site : parolesdepsy.com.

« Reconnaître les enfants dans leurs différences, leur donner autant d'importance, les respecter et ne surtout pas les comparer. Plus on reconnaît la différence, moins on risque de tomber dans le piège de la préférence. » Être à l'écoute de chaque membre de la fratrie et l'aider à exprimer ses besoins. Si l'un d'eux émet des signes de mal-être, ne pas hésiter à consulter pour que chacun trouve sa place avant que les blessures narcissiques ne soient trop profondes.

Être le chouchou, pas forcément une chance ?

Lucie a souffert de ne pas être la préférée. « Je ne feuillette plus les albums photos depuis longtemps, on n'y voit que ma sœur aînée ! J'avais l'impression d'être invisible, elle prenait toute la place. » La jeune femme s'est vite envolée de la maison. « Je me dis aujourd'hui que c'est une aubaine de ne pas avoir été la chouchoute. Ma sœur a choisi le même métier que ma mère pour lui faire plaisir, mais elle ne s'y épanouit pas. Finalement, j'ai eu le droit d'être moi-même, libre », relativise-t-elle.

Gare au revers de la médaille, alerte Anne-Marie Sudry. « Désigner un enfant comme le meilleur peut lui donner envie de réussir... Mais cela peut aussi le détruire. Le regard parental peut devenir obsédant, l'attente trop lourde. » La psychanalyste se souvient de cet homme, adulé par sa mère, et qui enchaînait les déboires amoureux : « Il attendait d'une femme qu'elle le traite comme l'avait fait sa mère, en le couvrant d'amour, en devenant son héros. Une thérapie lui a permis de voir qu'il en demandait trop et que c'est pour cela qu'il avait du mal à vivre une histoire d'amour. »

Avoir le statut de privilégié peut aussi pénaliser la complicité dans la fratrie. Marc raconte : « Je suis né longtemps après mes deux sœurs, j'étais un garçon, mais aussi le petit dernier. Mes parents ont financé mon école de commerce, mes appartements et mes voyages, tandis que mes sœurs multipliaient les petits jobs pour payer leurs études. Elles m'ont souvent reproché d'être traité comme un roi. » Un immense fossé s'est creusé entre eux. « Les enfants préférés, quand ils sont adultes, portent souvent cela comme un fardeau. Combien de fois ai-je vu dans mon cabinet des patients culpabiliser d'avoir été les chouchous et qui ont le sentiment d'être à l'origine, malgré eux, d'une injustice », abonde Nicole Prieur. Les préférences parentales peuvent ainsi éclater au grand jour des années plus tard. Et ce n'est pas les notaires qui diront le contraire : « Lorsqu'un des parents n'est plus là, la parole se libère et l'héritage est vécu non pas comme une monnaie sonnante et trébuchante, mais comme une marque d'amour. Qu'est-ce que je vaudrais vis-à-vis de mes parents ? », explique Anne-Marie Sudry. Surprises, déceptions et rancœurs peuvent alors faire leur apparition.

Suite à la disparition de ses parents et à un divorce houleux, Marc a vu un psychologue. « J'ai compris que je n'étais pas responsable de l'attitude de mes parents, mais que j'en payais les conséquences dans mes relations aux autres. J'ai provoqué le dialogue avec mes sœurs et cela a été bénéfique. » Depuis trois ans, la fratrie réunie se découvre. « Mes sœurs se sont beaucoup occupées de mes parents, mais c'est toujours moi qu'ils remerciaient, alors que je n'y étais pour rien ! Aujourd'hui, nous avons pris le parti d'en rire. » Et c'est une jolie complicité qui pourrait bien naître entre eux. ●

1. Son prénom et ceux de ses enfants ont été modifiés.